

l'endroit, et je fus heureux de voir que les habitants savaient passablement à quoi s'en tenir à cet égard. Les chefs, vous pouvez en être sûr, n'ont pas fermé les yeux sur le risque d'une réaction et c'est là le secret des compliments qu'ils commencent à nous faire sur notre bon esprit de conciliation.

(A continuer.)

UN CONTE DE NOEL

Le 24 décembre 186.. un des splendides navires de la Compagnie Française chauffait à New-York en partant pour la France.

Une foule immense encombrait le dock, immense hangar aux planches mal jointes à travers lesquelles le vent faisait rage. En plus des passagers ordinaires, de leurs parents et amis, les admirateurs de la Ristori étaient venus faire un bout de conduite à la grande tragédienne qui rentrait en Europe.

La Ristori terminait une tournée triomphale dans les Etats-Unis d'Amérique et partout elle avait été l'objet d'ovations enthousiastes.

Un yacht sur lequel se trouvait une orchestre était prêt à l'escorter jusqu'au Sandy-Hook ; de formidables hurrahs se croisaient d'un bord à l'autre et le champagne coulait à flots.

Au milieu de cette gaieté bruyante, un pauvre diable faisait contraste par son aspect souffreteux. Il suait la misère. Ses souliers troués, son pantalon trop court et son veston d'été juraient avec les pelisses des jeunes Yankees.

Depuis la veille une bourrasque de neige s'était abattue sur New-York ; le thermomètre était descendu à vingt-cinq degrés au-dessous de zéro, et chacun se défendait de son mieux contre le froid.

— Etait-ce un curieux ou un malheureux qu'on rapatriait ?

Son histoire était simple et navrante : comme tant d'autres. Simon était venu en Amérique chercher fortune, comme tant d'autres, il s'était brisé contre l'adversité, et avait cherché en vain du travail, Simon mourait de misère !

Glacé par le froid comme il était meurtri par le malheur, il errait depuis plusieurs jours sans asile. Il n'avait pas mangé depuis la veille et il venait sur ce dock saluer une dernière fois les heureux qui allaient revoir leur patrie.

On s'en inquiétait, du reste, fort peu ; à l'écart, accoudé sur un parapet, il attendait !

A onze heures, le navire se prépara à dérapper : un coup de canon amena le pavillon qui salua trois fois.

Lorsque Simon vit ce pavillon aux trois couleurs hissé au mât d'arrière, il sentit un frisson qui parcourut tout son corps ; il se découvrit et murmura un adieu à cette France qu'il n'espérait plus revoir.

Un dernier coup de canon et le bâtiment

leva l'ancre, vira sur lui-même et s'éloigna lentement.

— Adieu, adieu, sanglota-t-il, et tant qu'il put, il le suivit du regard.

* * *

Simon reprit alors le chemin de la ville, Il recommença la course des jours précédents ; frappa à bien des portes, mais aucune ne s'ouvrit.

Il se rappela l'adresse d'un compatriote qui demeurait à une des extrémités de New-York ; il s'y rendit.

Que lui importait ce chemin plutôt qu'un autre !

Il trouva la maison fermée ; l'ami était à la Nouvelle-Orléans !

La faim le faisait terriblement souffrir ; Il alluma une pipe pour tromper les exigences de son estomac.

La nuit était venue, les rues devenaient désertes, un vent âpre et glacial cinglait les visages des rares passants déjà aveuglés par de gros flocons de neige.

La faiblesse de Simon augmentait de plus en plus ; il courut à une station de police où il espérait un morceau de pain, tout au moins un abri contre la tempête.

Cette dernière ressource lui échappait encore, le droit de coucher dans un sous-sol, sur une litière de paille humide pleine de vermine, lui était refusé parce que la station était déjà comble !

La misère ne chômait pas à New-York !

On l'engagea à se rendre à la station voisine, à une lieue de là ; Simon n'eut pas le courage de tenter cette dernière chance. Vers les dix heures il eut une lueur d'espoir ; il rencontra un compatriote qu'il savait à son aise. Il fit une tentative auprès de lui, mais il fut cruellement repoussé.

— Je n'aime pas les mendiants, répondit celui-ci à sa demande.

— Laissez-moi coucher dans le couloir de votre maison, sur votre paillason, mais par charité, ne me laissez pas à la porte par un temps pareil, implora-t-il.

— Il ne manquerait plus que d'introduire des vagabonds dans ma maison pour être dévalisé, lui répondit cette honnête homme en s'éloignant.

Simon était las de marcher ; il était à bout de forces et de courage. Il se trouvait alors en face du bac de Brooklyn, remplacé aujourd'hui par un pont gigantesque qui relie les deux rives.

Aux environs, il y avait une halle où l'on vendait, dans le jour, des huîtres et du café au lait. Exténué, transi de froid, la figure et les mains glacées, Simon glissa et resta étendu par terre.

Mourir là ou un peu plus loin, peu lui importait, n'espérant plus rien !

— Mon Dieu, mon Dieu ! pria-t-il, ne m'abandonne pas et abrège mes souffrances.

Il était là inerte, couché dans la neige comme dans son linceul, la tête entre ses

bras, presque sans connaissance, lorsque minuit sonna à une église voisine.

* * *

Au tintement monotone et régulier de l'horloge succéda soudain un grand bruit. On célébrait aux alentours la naissance du Christ !

La boutique contre laquelle Simon s'était affaissé venait de s'illuminer comme par enchantement ; de joyeux éclats de rire en sortaient et le bruit des verres qu'on choquait était couvert par les hurrahs.

Il était venu tomber sur le seuil d'un restaurant qui débitait ordinairement toute la nuit du café au lait et des gâteaux aux ouvriers du port ; ce soir-là, la coutume américaine exigeait que le débitant offrit le souper du Réveillon à ses clients.

Simon grelottait de fièvre ; à ce bruit et à cette lumière, il se crut le jouet du délire ; il chercha à se rendre compte de l'endroit où il était. Peu à peu ses idées lui revinrent, et il se rappela que c'était la *Christmas* !

Les souvenirs se heurtèrent alors dans son cerveau ; il revit la maison paternelle où sa jeunesse tranquille et choyée s'était écoulée, il se rappela les douces surprises de la Noël si attendue et si redoutée de l'enfance quand ses petits camarades, les fils du voisin, l'appelaient chez eux pour prendre sa part de cadeaux, parce que dans sa famille il n'y avait pas d'arbre de Noël. Il se rappela en souriant son premier jouet qu'il avait trouvé suspendu au sapin traditionnel : c'était un superbe sabre damasquiné avec un fourreau jaune !

Puis la douce figure de sa mère lui apparut comme un encouragement et il se mit à pleurer sur sa misère présente. L'espérance renaît si vite dans le cœur de l'homme que le plus faible rayon suffit à ranimer ; ne pouvait-il espérer un secours, cette maison si brillante ne pouvait-elle être hospitalière. Un peu de courage encore ; là peut-être, était le salut !

Simon, avec une peine infinie, se traîna jusqu'à la porte qu'il atteignit aux prix d'efforts inouïs ; il se mit à frapper.

On ne parut pas l'entendre, il fappa plus fort.

Au bout de quelques minutes, une voix lui cria de l'intérieur :

— Qui est là ?

Il ne put répondre, la voix lui manquait, mais il employa le peu de forces qui lui restait à frapper encore.

Étonné de ce bruit persistant, le maître de la maison ouvrit enfin et resta stupéfait devant cet homme blanc de givre qui le regardait d'un œil suppliant.

— Au large, vagabond ! fit-il.

Simon articula un *par pitié* si éloquent et si touchant que l'autre en fut ému ; il le laissa entrer dans la boutique et l'y aida